



PRIX NATIONAL DE LA MÉMOIRE ET DU CIVISME

ANDRÉ MAGINOT

Oradour-sur-Glane

“L’éveil de ma mémoire”

Récit de voyage rédigé par Elodie ROCHE

Elève de Terminale Bac Secrétariat

Année 2010-2011

Lycée Jean Rostand - Nevers

Oradour-sur-Glane, l'éveil de ma mémoire

La seule question qui me vient en tête est : comment peut-on commettre de telles horreurs ? Ce n'est pas humain ! Et pourtant... Ce sont bien des hommes qui ont accompli ces crimes.

De nos jours, on marche au milieu de ces ruines, on connaît tous l'histoire, on sait que le village et ses habitants ont connu la terreur. On marche dans ce village, l'histoire en tête ! Mais nous ne l'avons pas vécue ! Il ne reste que ces ruines, pour que l'histoire reste dans les mémoires.

J'attendais avec impatience ce 9 mars 2011, au point que j'en venais à compter les jours qui me séparaient du départ. Paradoxalement, je n'ai accordé que quelques pensées à la tragédie du 10 juin 1944 lors des cinq heures du trajet, mais l'émotion était malgré tout présente. Elle a pris toute sa place, lorsque vers 10h30 notre professeur d'histoire nous alerte et nous demande de regarder sur notre droite. Un frisson parcourt mon corps lorsque je découvre les quelques ruines qui annoncent notre arrivée à Oradour-sur-Glane. Ma première surprise est de constater que le nouveau village, reconstruit après-guerre, est immédiatement voisin de celui qui a été détruit, mais aussi que certaines maisons sont collées à l'ancien village, voire se trouvent quasiment à l'intérieur du village martyr. Une chose est sûre, je suis impatiente de le visiter, même si une certaine appréhension est déjà présente.

Nos pas nous emmènent d'abord devant le Monument aux Martyrs, œuvre de l'Espagnol APEL LES FENOSA qui fait face au Centre de la mémoire et aux ruines du bourg. Cette sculpture, réalisée en 1945, représente une femme enceinte, dévorée par les flammes, le corps cambré par la douleur et qui jette un cri de souffrance vers le ciel. Sur son socle est inscrite une citation de Paul ELUARD : « *Ici des hommes firent à leurs mères et à toutes les femmes la plus grave injure. Ils n'épargnèrent pas les enfants* ». Ce monument commémoratif nous rappelle d'emblée l'ampleur et l'ignominie du massacre. Je me sens obligée de me retourner, de regarder encore une fois ces ruines qui m'attendent. Déjà, je me remémore les informations que j'ai glanées au gré de mes recherches préalables à la visite : le rassemblement de toute la population sur le champ de foire, puis la séparation des hommes et des femmes et leurs enfants, la confiance que les habitants avaient donnée aux Allemands, qui prétextaient un simple contrôle d'identité ou la recherche d'armes !

A notre entrée dans le Centre de la mémoire, un guide nous dirige vers la salle audiovisuelle, où nous est projeté le témoignage de l'un des rares survivants du massacre. Nous sommes tous installés, face au visage en gros plan de Jean-Marcel DARTHOUT. La voix empreinte de beaucoup d'émotion s'élève. Nous avons déjà, quelques semaines auparavant, visionné en cours un documentaire construit en partie sur le témoignage de ce survivant, mais il m'avait semblé moins difficile à entendre alors. Le récit de Monsieur DARTHOUT est ici beaucoup plus long et détaillé, et j'arrive sans peine à revivre avec lui son histoire, chaque étape de son calvaire.

Nous pouvons toujours essayer de comprendre, de ressentir, mais cette tentative ne sera jamais concluante, nous ne pourrons jamais que compatir. Pour comprendre, il faut avoir vécu cette tragédie ; seuls Monsieur. DARTHOUT et les autres survivants peuvent comprendre. Une chose est sûre, je suis admirative de la force de caractère de cet homme qui a souffert dans sa chair, qui a tout perdu ce jour-là : sa mère, son père, sa femme, sa maison... et a réussi malgré tout à se reconstruire, marqué cependant à jamais par cette journée tragique qui est toujours gravée dans sa mémoire plus de soixante ans après.

Nous attendons tous notre guide dans le hall du centre, espérant que la visite de l'exposition permanente se fera rapidement ; je veux absolument entrer dans le village, même si je redoute en même temps ce moment. Notre visite commence. On y apprend avec horreur et dégoût, devant des images très dures, souvent insupportables à regarder, quelles étaient les méthodes extrêmes utilisées par les SS, ces troupes d'élite fanatisées du régime nazi. Je suis effarée devant le bilan humain laissé par ces WAFFEN SS sur le front de l'Est. Et puis, on nous conte une fois de plus l'histoire d'un paisible village du Limousin qui vivait jusque-là à l'écart des affres de la guerre, nous rappelant que ce 10 juin 1944 s'annonçait un jour comme les autres pour les habitants d'Oradour. Leur grande préoccupation semblait être de trouver un remplaçant à leur goal blessé pour le match de football du lendemain. Mais les Allemands ont fait de ce jour ensoleillé et paisible un jour de terreur noire !

Enfin, nous empruntons l'escalier qui mène à l'ancien bourg et j'aperçois bientôt le mur d'enceinte qui protège ce sanctuaire, puis l'inscription qui accueille le visiteur : « **Souviens-toi** ». Mon cœur s'accélère, les larmes montent, mais

non, je ne pleurerai pas, je refuse ! Je pense que les victimes ne voudraient pas nous voir pleurer, qu'elles voudraient bien sûr qu'on respecte ces lieux, qu'on marche dans ce village, recueillis, en hommage à leur martyr et surtout que ça permette à l'histoire de rester dans nos mémoires et dans celles des générations à venir, pour que jamais ça ne recommence. Je n'ai pas envie de parler, mais de marcher, d'observer, de me souvenir.

Avec mes camarades, nous rejoignons rapidement la rue principale du village, stupéfaits devant ce paysage de désolation : où que se tourne mon regard, ce ne sont que façades éventrées, murs éboulés et noircis, poutres métalliques tordues par la chaleur du brasier... Quel choc ! Nos haltes sont fréquentes, alertés par les plaques apposées sur certaines façades qui révèlent l'identité ou la fonction des divers commerces et services publics de ce village prospère qui abritait plus de 1500 habitants : un coiffeur, un dentiste, un café, une boucherie, une boulangerie, plusieurs maisons de couturières, la forge, le garage DESOURTEAUX, la mairie, le bureau de poste, la gare du tramway... Je m'arrête plus longuement devant certains d'entre eux. La forge Beaulieu, lieu de supplice pour une trentaine d'hommes, et sa vieille pompe à essence. La grange LAUDY, que je repère immédiatement grâce à une plaque : « 5 hommes se sont échappés de cette grange ». Debout durant plusieurs minutes devant l'entrée, dont l'accès nous est interdit, les paroles de Monsieur DARTHOUT me reviennent : la soixantaine d'hommes enfermés ici dans une attente incertaine et interminable sous la surveillance de soldats SS, la mitrailleuse qu'ils installent puis l'ordre criminel, le feu qu'ils allument... Puis vient l'école des Lorrains et des Alsaciens devant laquelle, les yeux au ciel, je me demande ce qu'il est advenu du jeune Alsacien qui s'en est échappé il y a soixante-sept ans. Et je pense à tous ces enfants, réfugiés des territoires annexés, qui se croyaient à l'abri, qui venaient de rentrer en classe, qui n'ont sûrement pas compris ce qui leur arrivait. A proximité, devant la façade de l'ancien restaurant reconnaissable à l'armature de son auvent qui a résisté aux flammes, il est presque facile d'imaginer les convives rire et s'amuser, d'entendre les éclats de voix lors d'un dîner entre amis, les rires d'un couple venant de se marier, les pleurs ou les cris des plus jeunes. J'essaie de faire rappeler à ce restaurant les bons moments qu'il a vécu et toujours les mêmes questions qui reviennent : comment des hommes ont-ils pu obéir à ces ordres criminels ? Comment des hommes ont-ils pu commettre de telles horreurs ?

Me voilà sur le Champ de Foire, la grande place du village où les habitants furent tous rassemblés par les WAFFEN SS en début d'après-midi. Et toujours cette même vision angoissante et terrifiante d'un village fantôme où seuls le carré d'herbe et quelques arbres marquent la vie.

La voiture du médecin n'a plus bougé depuis ce 10 juin 1944 et résiste tant bien que mal à la rouille et au temps. Nous repérons au loin l'édifice construit par l'Etat qui devait recueillir les cendres et ossements des défunts villageois, et qui en fait maintenant permet d'exposer des objets retrouvés dans les maisons. Cela fait près d'une heure que nous progressons dans le village, beaucoup plus vaste que je ne me l'imaginai, et nos chuchotements se font un peu plus sonores. C'est comme si nous nous étions enfin habitués à l'atmosphère du lieu, à ce que nous ressentons. Derrière le mur qui ceinture le village martyr, on peut apercevoir, très proches, les maisons du nouveau village ; cette image, une fois de plus, m'est incompréhensible.

Nos pas nous mènent ensuite face à l'église. Un autre groupe scolaire y pénètre à ce moment-là, retardant notre entrée dans l'édifice. Je suis presque soulagée. C'est le lieu du village que j'appréhendais le plus car c'est ici que près de 450 femmes et enfants furent enfermés par les bourreaux nazis, puis asphyxiés, mitraillés, brûlés vifs pour beaucoup. Je redoutais le moment où je devrais mettre mes pas dans ceux de toutes ces victimes innocentes. Quand nous pénétrons dans ce lieu, ma gorge se serre, de nouveau le silence se fait immédiatement et je suis d'abord surprise par la lumière naturelle. C'est que toute la toiture de la nef s'est effondrée sous la violence de l'incendie, ensevelissant de nombreuses victimes. En différents endroits, sur les murs, sur une plaque de marbre, on aperçoit de gros impacts de balles témoignant de la violence du crime. Devant l'autel, le regard attiré par un objet rouillé qui repose au sol, je pense immédiatement à un jouet d'enfant. Contre un mur, près de la porte d'entrée, l'énorme cloche fondue, déformée, presque méconnaissable, qui repose au sol permet d'imaginer la fournaise que cela a dû être. Ce lieu vous remue parce que vous y découvrez les marques indélébiles et indubitables du crime le plus odieux. Avant de sortir, je regarde une dernière fois vers la nef étroite qu'une centaine de pèlerins suffirait à remplir, essayant d'imaginer 450 personnes pressées les unes contre les autres, affolées, étouffant et hurlant. En contournant l'édifice, on aperçoit le dénivelé par lequel Madame ROUFFANCHE, seule rescapée de l'église, s'est enfuie.

A l'extérieur, à mon professeur d'histoire, qui nous demande d'essayer de mettre des mots sur ce qu'on a vu et ressenti, je réponds : « il n'y a pas de mot ! » La fin de ma phrase se fera dans ma tête, à l'abri des oreilles : « J'ai tellement de choses à dire, je pense à tellement de choses que je ne parviens pas moi-même à trouver les bons mots, comme si aucun n'était assez fort. Ce n'est pas une horreur, non, c'est beaucoup plus que ça. » .

J'aimerais parler des heures de tout cela avec mon professeur, pour approfondir encore mes connaissances sur cette période de notre histoire, mais la seule question qui me vient alors en tête est : « Dans l'église, vers l'autel, le petit objet posé sur le sol, c'est un jouet ? » Le regard est sans appel, ce n'est pas ça, j'apprends alors qu'il s'agit en fait d'un landau ! Mais mince, un landau ! Les SS n'ont même pas épargné un bébé qui n'avait sûrement que quelques mois, quelques semaines peut-être ! La cruauté et la barbarie des hommes n'ont-elles aucune limite ?

Nous retournons sur nos pas, repassons par le Champ de Foire, où la voiture du médecin n'a, bien sûr, pas bougé et nous nous dirigeons maintenant vers le Mémorial et le cimetière. Malheureusement, l'édifice construit par l'Etat pour conserver les objets des défunts est fermé aux visiteurs. Notre visite se conclut donc dans le cimetière. J'en parcours les allées la gorge à nouveau serrée et les yeux humides découvrant ces tombes et caveaux familiaux où apparaît presque systématiquement la date fatidique du 10 juin 1944. Quelle douleur de voir sur certaines de ces tombes les portraits côte à côte des enfants, de leurs parents et grands parents réunis dans la même mort cruelle et injuste ! Ce sont des familles entières, sur deux ou parfois trois générations qui ont été décimées ce jour-là.

Je tombe en arrêt devant une pierre tombale gravée du nom de « COUTURIER Ginette, juin 1944 ». DARTHOUT est le nom de famille de mon oncle ! Il s'agit bien sûr d'un nom de famille extrêmement courant en France, mais c'est incontrôlable et je n'arrête pas de me dire que des membres de ma famille auraient pu habiter ici, même si une part de moi sait bien que c'est impossible, sinon j'aurais eu connaissance de cette histoire. Mais une autre partie de moi se dit aussi que ma famille n'est pas toujours très démonstrative, ni attentive à sa propre mémoire et que même une histoire de ce genre aurait pu se perdre dans le temps.

Au fond du cimetière, un nouveau choc m'attend : des os, des cendres sont visibles dans deux cercueils de verre pour nous informer de ce que contient le tombeau central. L'outrage fait aux cadavres par les WAFFEN SS a rendu impossible l'identification d'un grand nombre de corps. Les familles, les proches n'ont plus que ce lieu pour se recueillir. Mes yeux parcourent la longue liste de noms gravés dans le marbre noir, cherchant sans doute inconsciemment d'autres noms connus. 642 noms, 642 victimes de la barbarie. J'ai beaucoup pris sur moi en ce lieu car je me sens vite mal à l'aise dans ce genre d'endroit.

Le moment est venu de quitter le village, nous retournons sur nos pas, parlant de choses qui n'ont strictement rien à voir avec le village, et ça fait du bien. En repassant devant la boulangerie, un écriteau qui nous avait échappé nous informe que deux corps calcinés ont été retrouvés dans le four à pain. Encore un coup dur. Je lève une fois encore les yeux au ciel, accordant une immense pensée à toutes ces victimes de la guerre ; je ne pense plus seulement aux malheureux habitants d'Oradour, mais à tous ceux qui ont perdu la vie lors de cette guerre.

Je quitte ce lieu témoin et c'est tête baissée que je franchis le portail du village, me retournant une dernière fois sur les ruines. Une chose est sûre, je reviendrais, je ne sais pas encore quand, mais je reviendrais.

Alors que mes camarades et moi attendons les dernières personnes de notre groupe, une conclusion me vient : « Cette journée était pour eux, à tous ceux de ce village, aux décédés mais aussi aux derniers survivants ; et pas seulement à eux, mais aussi à tous ceux qui se sont battus pour la liberté, à ceux qui ont résisté à l'oppression et au totalitarisme aveugle afin que nous, générations du futur, puissions vivre dans la paix, si fragile soit elle, dans la liberté et dans l'égalité. Un énorme merci à ces femmes et ces hommes qui se sont battus pour nous ! Bien sûr, à l'intérieur du village nous ne pensons qu'aux victimes d'Oradour, mais ils ne sont pas les seuls. Plus d'un village ont été pillés, plus d'un massacre de masse ont été perpétrés par les SS. Au moment de partir, je pense à tous ces civils de France et d'ailleurs qui furent victimes de cette guerre et de l'idéologie nazie. La découverte d'un tel lieu est lourde de signification et d'enseignement pour nous, les jeunes. Il nous encourage à la vigilance, comme l'avait fait Monsieur HENRY, l'ancien résistant que nous avons rencontré avant notre départ.

A mon arrivée, je me demandais pourquoi le nouveau village avait été reconstruit si proche des ruines et comment ses habitants pouvaient vivre avec ce lieu pesant à leurs portes... La meilleure réponse est une citation de Georges Santayana que j'ai relevée dans le Centre de la mémoire : *« Ceux qui oublient le passé se condamnent à le revivre »*. A vous tous, Martyrs du vieux village d'Oradour-sur-Glane, jamais je ne laisserai votre histoire s'effacer. »

Elodie ROCHE